

Mensonges et menteries de Jean Giono

Jacques Martineau

Number 42, December 1990, January–February 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martineau, J. (1990). Mensonges et menteries de Jean Giono. *Nuit blanche*, (42), 64–66.

Mensonges et menteries de Jean Giono

La biographie de Jean Giono par Pierre Citron nous donne l'exemple d'une vie placée tout entière sous le signe du mensonge. Qu'on se rassure, il n'est pas question de mensonge noir (calomnie, diffamation, hypocrisie) mais plutôt de mensonge blanc (donc par omission involontaire, gentillesse ou malice) et surtout de mensonge professionnel (la fiction romanesque).

Le personnage emblématique de Giono est Ulysse. Selon la vision très personnelle que Giono développe dans *Naissance de l'Odyssee*, Ulysse n'a pas vécu les aventures dont il se targue mais possède l'art suprême de les raconter ; alors que Télémaque, qui a bien vécu les siennes, passe pour un menteur parce qu'il ne sait pas captiver son auditoire. Pour Giono-Ulysse, fabuler est aussi naturel que respirer. On ne compte plus les versions de son enfance, de la genèse de ses œuvres ou de ses séjours en prison. Il ment quelquefois par jeu, plaisir de mystifier ; il ment parce qu'il ne peut dire non ; il ment ensuite pour se dégager d'une obligation, d'une promesse qu'il n'a plus envie de tenir ; dans certains cas, il ira même jusqu'à mentir pour accrédi-ter un mensonge.

Le déserteur

Pierre Citron s'est demandé à quel ressort psychologique répondait exactement chez Giono un usage aussi général et continu du mensonge (blanc). Son hypothèse : c'est la façon qu'avait trouvé Giono de garder sa liberté. Toute la vie de Giono est gouvernée par le couple don-retrait. Sa grande générosité, attestée par tous, se double du réflexe de prendre congé (intérieurement), de se retirer chaque fois que le poids des engagements et des obligations menace de se faire trop lourd. Giono donne et se donne mais régulièrement se reprend. Il déserte. Comme Tringlot dans *L'iris de Suze*, comme les deux compagnons des *Grands chemins*, comme Ch.-F. Brun dans *Le déserteur*, il part sur la route, sur ses

routes à lui, dans un pays connu de lui seul où il pourra faire la rencontre des personnages qui peupleront ses prochains romans (« le roman est un voyage à la rencontre de personnages nouveaux »). Le mensonge blanc permet l'exercice du mensonge romanesque.

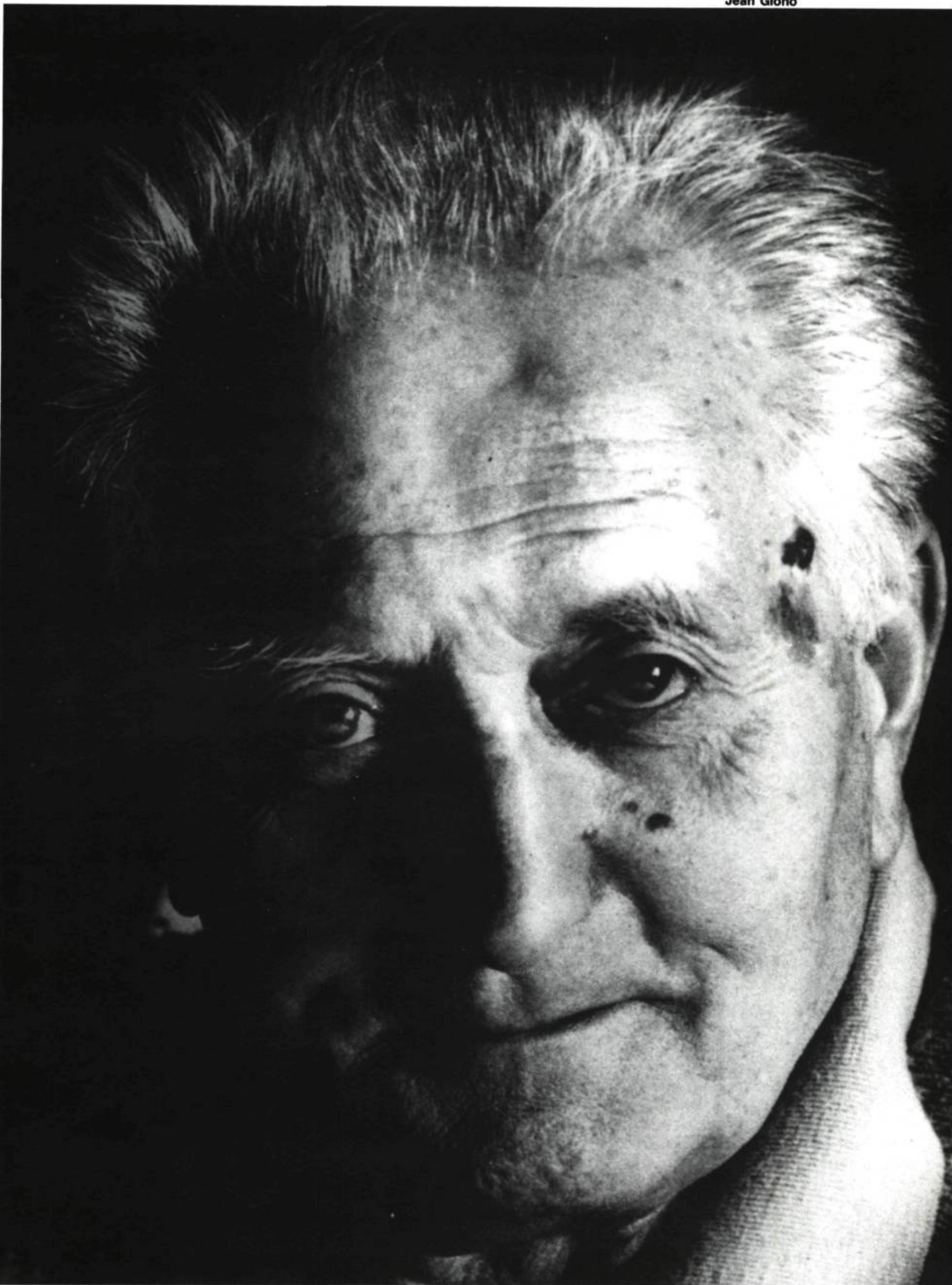
On ne s'étonnera donc pas que le travail de Pierre Citron consiste, pour une grande part, en ce qui concerne la « réalité vraie », à démêler l'écheveau quelquefois terriblement embrouillé des mensonges gioniques. Les œuvres font aussi l'objet d'un examen approfondi. Pierre Citron en suit la genèse pas à pas et fait ressortir les filiations ou les ruptures.

Le triomphe d'Ulysse

Il est devenu classique de considérer deux périodes dans l'œuvre de Giono : avant et après la guerre. Un examen attentif de l'activité littéraire de Giono montre qu'en fait, cette division est simplificatrice. D'abord il y a les premières œuvres marquées par une inspiration gréco-latine. Ensuite, on voit émerger le thème du sauvetage (*Un de Baumugnes*) qui finit par envahir les romans de Giono. Se constitue alors au fil des œuvres une galerie de sauveurs dont le plus célèbre et le mieux caractérisé est Bobi dans *Que ma joie demeure*. Cet errant vient apporter le bonheur aux habitants d'une petite communauté isolée. Au moment où Giono crée Bobi, il propage dans ses articles et ses essais l'idée de la nécessité, de l'urgence même d'un sauvetage collectif et se prend peut-être un peu lui-même pour

un sauveur : « Et je prépare lentement dans mes épaules de grandes ailes pour vous emporter sournoisement au-delà du monde le jour où vous aurez confiance en moi. » Les œuvres de cette époque (1934-1939) ont un fort accent didactique (aussi bien les romans que les essais) et ne nous touchent encore que grâce à leurs exceptionnelles qualités de style et d'atmosphère (« Y a-t-il ailleurs dans la littérature deux cents pages de bonheur ? » demande Pierre Citron, à propos de *Que ma joie demeure*).

Mais dès avant la guerre, en fait dès 1937-1938, Giono amorce un changement dans sa manière et dans ses thèmes. Selon Pierre Citron, le point tournant réside dans *Deux cavaliers de l'orage*, rédigé à partir de 1938. On y voit apparaître le thème de l'ennui (et son corollaire, la cruauté) et un nouveau ton marqué par l'humour. La surabondance caractéristique de plusieurs des ouvrages antérieurs cède maintenant la place à la densité et à la concision. L'œuvre vient de prendre une nouvelle tangente. Les personnages changent totalement. À partir de là, plus de Bobi, plus de mission, plus de sauvetage. Le personnage qui illustre le mieux ce nouveau versant de l'œuvre gionique est Angelo, jeune hussard flamboyant, naïf et généreux, bientôt revenu de ses illusions politiques et de ses grands rêves de bonheur collectif (*Angelo, Le hussard sur le toit, Le bonheur fou*). Son double est Langlois, vieux gendarme à qui on n'en conte plus et qui juge sans aménité (mais avec humour) l'égoïsme et la cruauté des hommes, avant d'être lui-même happé par cette cruauté (*Un* ▶



roi sans divertissement, Les récits de la demi-brigade). Pour Angelo aussi bien que pour Langlois, le bonheur ne saurait être qu'une affaire personnelle.

Les récits de l'après-guerre sont brillants, pleins d'ironie, et témoignent du pur bonheur de conter. C'est le triomphe d'Ulysse sur Bobi. Dès lors, Giono pense d'abord à se faire plaisir et à faire plaisir aux lecteurs : « Ce que je veux apporter désormais, c'est du divertissement, de la distraction » dit-il à J. Amrouche. C'est dans des termes très voisins qu'il s'explique sur ses raisons profondes d'écrire : « C'est tout simplement que je suis aux prises avec la grande malédiction de l'univers, à laquelle personne ne fait jamais attention : c'est l'ennui. » Giono a trouvé dans la création la forme de divertissement (à prendre sans doute au sens pascalien) qui lui convenait le mieux. On voit quel écart sépare ce Giono-là de celui de l'avant-guerre. Celui qui signait des pétitions et écrivait des manifestes ne veut plus entendre parler de bonheur collectif. Pierre Citron rappelle cette phrase : « Dites-moi que nous allons être heureux tous ensemble : je fuis immédiatement du côté où j'ai des chances de m'occuper moi-même de mon bonheur personnel. » Jusqu'à la fin de sa vie, Giono ne dévia pas de ce point de vue.

Le voyageur immobile

Pierre Citron se réfère régulièrement aux entretiens accordés par Giono à J. Amrouche en 1952. Ces entretiens qui firent alors l'objet d'une radiodiffusion viennent d'être publiés. La création romanesque, c'est-à-dire le mensonge à des fins littéraires, en est le thème central. Cependant, on y voit sans cesse réapparaître le mensonge blanc. On peut le détecter facilement à la lumière incidente de la biographie de Citron. Celui-ci a analysé les anecdotes racontées par Giono ; il a passé au crible les faits, les dates et les chiffres et fait la preuve qu'il ne faut pas toujours prendre pour argent comptant les propos de l'écrivain. Pourtant Giono avait prévenu d'entrée de jeu son intervieweur : « Je parle de choses que je connais et à mesure j'invente, lorsque ça m'est agréable, lorsque je sens qu'un détail qui n'existait pas dans la réalité mais que je peux mettre ajoute du sel à l'histoire. » Après tout, le produit de l'imagination n'est-il pas beaucoup plus séduisant que la réalité ? Le nar-

rateur qui ouvre *Un roi sans divertissement*, après avoir fait état de son enquête sur le mystérieux M.V., considéré comme un fou, conclut en faisant la remarque suivante : « C'était bien plus beau, je crois ». Et alors commence véritablement le récit. Ainsi est affirmée la primauté de l'invention sur la plate réalité. Ainsi a commencé peut-être, si on y réfléchit bien, toute la littérature.

Giono reconnaît qu'il est particulièrement doué pour inventer : « dès que je suis en présence d'une chose réelle, je suis tellement gêné qu'instinctivement je la déforme. » Depuis toujours, depuis qu'il est petit, il sait la manière de faire un « voyage immobile ». Un rien lui suffit pour « partir », comme il le précise lui-même : l'illustration sur une boîte de fil, un hêtre, n'importe quoi. Affaire de don : « Au départ, la vie m'avait donné un billet général pour voyager immobile ». C'est dans la littérature qu'il a canalisé sa prodigieuse facilité d'invention dont on peut prendre la mesure dans *Noé*, livre délirant, dans lequel il s'est plu à la mettre en scène. Il ne fait pas de doute pour lui que ce don du « voyage immobile » est la première chose que doit posséder un écrivain. Ensuite vient l'écriture, le style, c'est-à-dire le métier. Ensuite vient le travail, la transpiration. Il faut les deux pour faire un véritable écrivain. C'est pourquoi tant de gens qui ont l'imagination fertile ou sont naturellement à l'oral de bons conteurs ne peuvent pas devenir de bons écrivains ; le métier leur fait défaut, ils ne veulent pas ou n'arrivent pas à s'astreindre au travail de l'écriture (qui s'apprend par l'exercice). C'est, en somme, ce qui différencie Ulysse de Télémaque et ce qui explique la rareté des Ulysse (et en effet, dans les librairies, combien de Télémaque pour un Ulysse ?). Télémaque ne manque pas de matière à raconter mais ne sait pas s'y prendre ; Ulysse, par contre, maîtrise à la fois l'art du « voyage immobile » et celui du conte. C'est lui le menteur, mais c'est lui qu'on croit. Giono accorde une si grande importance au travail de l'écriture qu'il ne cesse pas de répéter à J. Amrouche qu'il se considère d'abord et avant tout comme un artisan. Dès lors, rien de surprenant à l'entendre affirmer qu'il ne croit pas à l'inspiration : « Il n'y a pas d'inspiration, il y a certainement un travail assidu, et grâce à ce travail assidu, on arrive à écrire, à peindre, à faire de la musique, ou autre chose. »

L'ironie du sort

Giono si menteur a été victime du mensonge, mensonge des autres (et noir cette fois) à son sujet. À la fin de la guerre, il est arrêté et interné : pour beaucoup, il a sans aucun doute été collaborateur. Il est assez longuement question de ce douloureux épisode dans les *Entretiens*. Mais pour savoir toute la vérité il vaut mieux lire Pierre Citron qui fait à ce sujet une mise au point qu'on peut espérer définitive. Il innocent Giono. Tout au plus convient-il que l'écrivain a quelquefois manqué de prudence. En 1940, Giono accorda une interview à *La gerbe* qui devint peu après pronazie et antisémite. Pendant la guerre, *Deux cavaliers de l'orage* parut en feuilleton dans le même hebdomadaire. C'est ce genre de faits qui servit à accréditer la thèse d'un Giono collaborateur. Une note versée au dossier de son accusation affirme qu'il est soupçonné d'avoir livré des résistants aux Allemands. Rien de plus faux. Pur mensonge (très noir). Pierre Citron établit bien que Giono, bien au contraire, vint en aide à des résistants et qu'il cacha des juifs. D'ailleurs, on finit par le relâcher faute de preuves. Mais cela n'empêcha pas qu'il soit interdit de publication jusqu'en 1947.

En 1949, Giono écrit *Les âmes fortes*, stupéfiant roman sur le thème du mensonge. Deux versions des mêmes événements nous sont proposées par deux narratrices/personnages. Laquelle dit vrai ? On ne peut le savoir. Giono lui-même dit l'ignorer. On n'en attendait pas moins de lui qui fut un extraordinaire menteur (dans le sens ordinaire et dans le sens littéraire du terme), le plus grand, le plus génial peut-être de ce siècle. ■

par Jacques Martineau

Jean Giono a fait paraître une œuvre imposante. Signalons : *Que ma joie demeure*, Larousse, 1967 ; *Jean le bleu*, Gallimard, 1968 ; *Le poids du ciel*, Gallimard, 1971 ; *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, 1972 ; *Le chant du monde*, Gallimard, 1976 ; *Le petit garçon qui avait envie d'espace*, Gallimard, 1978 ; *Les trois arbres de Palzem*, Gallimard, 1984. Et, plus récemment, étaient publiés ces deux titres portant sur le célèbre écrivain : Pierre Citron, *Giono 1895-1970*, Seuil, 1990 ; J. Amrouche, *Entretiens*, Gallimard, 1990.